

Le Moraliste, la politique et l'histoire, de La Rochefoucauld à Derrida, sous la direction de Jean-Charles Darmon, éditions Desjonquères, collection « L'Esprit des lettres », Paris, 2007. Un vol. de 238 p.

« À qui parles-tu ? aux philosophes ? ils n'ont pas besoin de ce que tu dis. Les autres ne t'entendront pas. » Cette interrogation de Joubert, dans ses *Carnets*, peut s'adresser aux moralistes qui, de La Rochefoucauld à Cioran et Derrida, entretiennent en ce volume, sous la plume de leurs exégètes, un dialogue tonique et finement désabusé. Mais le Joubert « face à l'histoire », ou plutôt face à la Révolution, que présente Emmanuelle Tabet, écrit-il de la même encre que La Bruyère ? L'une des richesses de ce volume est cette mise en perspective de plusieurs siècles : de l'Âge classique, ferme sur ses valeurs sans cependant s'en aveugler, à notre modernité, aux certitudes aléatoires, comment penser l'homme, sa morale, son action sur les choses, ses doutes ? Au Joubert qui, face au chaos, se détache de l'histoire pour se rapprocher de Dieu, Cioran pourrait répondre : « Je n'aime que l'irruption et l'effondrement des choses, le feu qui les suscite et celui qui les dévore. La durée du monde m'exaspère ; sa naissance et son évanouissement m'enchantent. » Mais comment dire l'homme quand le monde dure ?

Celui de La Rochefoucauld brille de toutes ses valeurs, parmi lesquelles l'amitié. Se lier, n'est-ce pas, au Grand Siècle, s'allier ? « L'amitié constituerait ainsi, écrit J.-C. Darmon, un régime intermédiaire du lien politique, reposant sur une sorte de pacte informel entre gentilshommes ». De fait, ne s'agit-il pas de s'accommoder de l'autre, de le gagner par un lien de nécessité réciproque qui fait de l'amitié « un lieu d'expérimentation sur les limites de l'intérêt ». Le titre de ce volume prend ainsi tout son sens dès la première étude : c'est à l'articulation d'une morale individuelle et d'un discours du pouvoir que, dans le mouvement de l'histoire, travaille le moraliste, homme de cabinet, mais aussi, comme le prouve K. Wyrzykowska dans les *Mémoires* de La Rochefoucauld, homme d'action, sans perdre la « distance critique » qui caractérise le premier.

Avec l'« éducation des grands » et, sous la plume de B. Guion, l'« usage de l'histoire » qu'elle induit, avec Gracián et la « prudence de l'homme de cour » analysée par É. Méchoulan, avec enfin, sous la sûre direction d'E. Bury, une traversée des *Caractères* en quête du politique, le problème est clairement posé de l'imprégnation morale non seulement de la vie sociale, mais de toute autorité. L'histoire, cette « science des rois », ne suffit pas à faire d'un prince un homme d'État. Ainsi, pour Saint-Réal : « Savoir l'Histoire, c'est connaître les hommes qui en fournissent la matière », et l'étudier, « c'est étudier les motifs, les opinions, les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font au cœur ». Saint-Simon ne dira pas autre chose dans le texte liminaire de ses *Mémoires*. Cette « anatomie spirituelle des actions des hommes », véritable dissection psychique, pourrait donc donner lieu à une appétissante « histoire des erreurs, des vices et des passions » : nous la lisons chez les mémorialistes. Vanité, dès lors, de toute leçon d'héroïsme, quand il suffit de regarder s'agiter les hommes sur son théâtre pour connaître le mécanisme du monde. Il n'est ainsi de morale qu'en contexte : la politique doit se faire politesse et celle-ci « polissage ». En effet, pour reprendre la question de Barthes lors de ses premiers cours au Collège de France, comment vivre ensemble ?

Imperméables en apparence à l'histoire comme à la politique, évoluant, selon l'expression de F. Gevrey, dans « les pays de nulle part », les personnages de Marivaux ne laissent pas de se la poser. Les romans et le théâtre témoignent dès lors d'une « morale humanisée », et c'est un « discours chrétien » que tient l'« histrion » Marivaux. Il n'en va pas de même de Diderot, que, comme l'auteur de *Marianne*, on pouvait d'abord s'étonner de trouver dans un volume consacré aux moralistes. Sa collaboration à l'*Histoire des Deux Indes*, de

l'abbé Raynal, lui permet de s'interroger, en filigrane de la colonisation, sur le bonheur, quête obsédante des Lumières : « La morale, écrit-il, est une science dont l'objet est la conservation et le bonheur commun de l'espèce humaine ». Rien de moins. Mais comment y parvenir ? Contempteur des sombres moralistes du Grand Siècle, c'est au risque de l'aventure civilisatrice des hommes, et non de leurs faiblesses, que Diderot cherche à provoquer « une prise de conscience humaniste », qui « permette, écrit Muriel Brot, d'améliorer la situation de l'homme dans le monde », lequel en a bien besoin : « J'écris l'histoire, et je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes », avoue Diderot.

Ce n'est pas le cas d'un Vauvenargues ou d'un Chamfort, et cependant que de douleur chez le premier ! Il suffit pour s'en convaincre de lire l'étude fouillée que Laurent Bove consacre à « l'expérience de la misère » chez ce moraliste à la fois passionné et méthodique. Comment une « âme forte » peut-elle se satisfaire d'un pouvoir économique-politique fondé sur l'exclusion ? La question est toujours d'actualité : penser le contemporain plutôt que s'y diluer, tel est le privilège de la « grande âme ». Et quand ce pouvoir bascule, comment appréhender l'histoire et la politique sans que la tête vous tourne ? Le bon Joubert n'avait-il pas écrit, face à la Révolution : « Mais dans le temps dont nous traçons les mœurs, tout fut surprenant, inouï ». Chamfort fait le pari de la lucidité. « Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs », lâche-t-il avec, si l'on ose dire, une ironie objective que l'adverbe initial ne tempère guère. Voici le philosophe face à l'« ère nouvelle » où l'on espère que la nation saura, comme le note Jean Dagen, « construire intelligemment son histoire » et où il deviendra « concevable d'écrire une histoire intelligible ». Mais cette intelligibilité n'ôte rien au tragique des temps que Chamfort jauge et juge à l'aune de son brillant pessimisme.

Celui de Cioran est plus spectaculaire encore : la « chute dans l'histoire » qu'évoque M. Jarrety est celle d'un être tombé d'« un monde perdu où le bonheur n'était possible que par la conscience immuablement vide qui l'accompagnait ». Cette chute, d'essence chrétienne, désacralise toute antériorité : elle est « le passage d'un bonheur sans savoir à un malheur lié au contraire à lui ». Situation peu confortable, à quoi le suicide peut mettre un terme. Cioran ne proposait-il pas que l'on dît « aux élèves des écoles » : « Écoutez, ne soyez pas désespérés, vous pouvez vous tuer quand vous voudrez » ? Mais avant de nous déconstruire, relisons Derrida, comme nous y invite Marc Crépon. Que serait une écriture « déconstructive » de la morale ? C'est par la question du pardon, posée déjà par Jankélévitch, que s'élabore une « éthique hyperbolique » dont les enjeux constituent en quelque sorte le fil rouge de ce volume : ne s'agit-il pas de « rendre ses droits au caractère absolument singulier des relations morales » ?

Les douze articles ici réunis et présentés par Jean-Charles Darmon nous plongent dans douze visions du monde qui sont autant de repères dans l'histoire intellectuelle d'un Occident tourmenté à la fois par le sujet et par l'histoire. On y voit s'y noircir les tableaux successifs que brossent du devenir de l'un et de la signification de l'autre douze penseurs parfois à l'étroit dans le terme de « moralistes », et dont les conditions d'écriture sont, comme les enjeux, savamment explicités. La clarté des contributions, leurs qualités d'écriture, mais aussi le lest bibliographique des notes, tout cela fait de ce volume une référence.

François RAVIEZ